

La crise chez les étudiants communistes

Dépasser le stade de la contestation théorique

Il y a un peu plus de deux ans, l'affaire Servin-Casanova avait déjà montré la marge exacte de liberté que le parti communiste entendait laisser à l'U.E.C.

La crise actuelle semble être d'une autre ampleur : ce n'est plus seulement une orientation passagère — et à propos d'un événement précis comme la manifestation du 27 octobre 1960 — que le parti doit rectifier.

Il semble difficile cette fois-ci que le parti communiste s'en sorte par des mesures individuelles, comme en 1960 le limogeage du secrétaire général, Robrieux, et l'autocritique de son successeur, Piel. A travers la crise actuelle, c'est la conception même de l'U.E.C. qui se trouve fatalement mise en cause et, quel qu'en soit le résultat, cette crise laissera des traces profondes chez un grand nombre d'étudiants communistes.

Le reproche principal que le P.C. met en avant ces derniers temps semble être l'importance trop grande qu'accorde l'U.E.C. au P.S.U..

Dans le numéro 908 de *France Nouvelle*, Baillot écrit : « Elle (la conception erronée qu'aurait l'U.E.C. de l'unité) ne tient pas compte du courant d'unité grandissant entre socialistes S.F.I.O., communistes et autres républicains dont les élections générales et les luttes présentes fournissent de nombreux exemples,

Elle favorise l'existence de courants sectaires sous prétexte que la S.F.I.O. n'aurait pas de force parmi les étudiants. Mais en même temps le P.S.U. est présenté comme une force importante de la démocratie, alors que son dernier congrès a montré son désarroi. »

Et, dans le précédent numéro, Echard tentait de ressusciter d'hypothétiques étudiants S.F.I.O. en donnant à l'U.E.C. le bel exemple de lucidité politique du camarade Southon, secrétaire des jeunes S.F.I.O.

Pour faire la démonstration de cette surestimation du P.S.U., toutes les exagérations et tous les truquages sont bons.

Ainsi Baillot dit : « L'accueil fait au représentant des étudiants du P.S.U. venu apporter son accord avec le programme de l'U.E.C. montre que de nombreux délégués

n'ont pas une conception juste de l'unité des forces ouvrières et démocratiques. »

Ce représentant des E.S.U. à ce congrès n'a pas apporté un quelconque accord au programme de l'U.E.C., sur lequel bien des critiques fraternelles restent à faire, mais s'est contenté de souligner les points qui nous paraissent positifs, à savoir une analyse du phénomène européen qui tranche sur le dogmatisme auquel nous a habitués en cette matière le parti communiste et un paragraphe disant notamment que les perspectives du socialisme étaient au cœur même du problème de la démocratie.

Il n'a pas reçu un accueil différent des autres délégués. Mais peut-être Baillot eut-il souhaité des sifflets ? Où est le sectarisme ?

Nous n'avons aucune raison de cacher, en ce qui nous concerne, ce que nous avons retiré de positif des longues luttes que nous avons menées côte à côte avec nos camarades communistes. Faudrait-il que les étudiants communistes taisent peureusement ce qui leur paraît juste dans les mots d'ordre de notre parti ?

Que reproche, par ailleurs, le parti communiste à l'U.E.C. et en particulier à son programme ? Essentiellement l'analyse que celle-ci fait du monde étudiant.

Pour répondre au refus de l'U.E.C. de définir l'étudiant par son origine sociale, un certain nombre de maladresses de Laurent et surtout de Baillot ont pu faire penser que le P. C. s'en tenait au critère de l'origine sociale. Rectifiant les bourdes de ses subordonnés, Maurice Thorez a rappelé, à la Mutualité, que le critère fondamental demeurerait la place occupée dans les rapports de production.

D'où cette méfiance, traditionnelle envers les intellectuels, car c'est en temps qu'intellectuel que l'on admet que les étudiants aient leur place dans le combat démocratique.

D'où cette conception de l'U.E.C. considérée essentiellement comme une organisation de jeunes, dont le rôle est de populariser des mots d'ordre « simples et joyeux ».

D'où le refus constant du P. C. de reprendre la revendication d'un présalaire étudiant. Et l'on peut se demander par quel miracle

dialectique les étudiants communistes peuvent concilier la revendication du présalaire avec les propositions de loi du groupe communiste à l'Assemblée nationale.

Le programme sorti du congrès est déjà un compromis et le texte préparatoire a souvent été bien édulcoré. La condamnation des comptes rendus du congrès faits par la « presse bourgeoise » — et en particulier par « France-Observateur » — que l'on trouve dans le deuxième communiqué du Bureau National, et, de façon encore plus violente dans le numéro de « Clarté » qui vient de sortir, est aussi un compromis. Mais il est un peu tardif, et il paraît trop céder aux pressions de la base (après les lettres que l'appareil du parti a soigneusement fait monter de différents secteurs) pour être efficace.

Il n'a en fait nullement satisfait la direction thorzienne. Certes, sur le fond, l'U.E.C. n'a pour le moment, rien cédé. Mais, de compromis en compromis, on peut se demander où vont aboutir les étudiants communistes, car il paraît de plus en plus certain que le P.C. ne cédera pas, à moins d'une autocritique sur le fond. Les étudiants communistes paraissent pourtant résolus au conflit et avoir choisi leur terrain en conséquence.

En fait, la ligne de force sur laquelle ils se battent est fragile.

Incapables de remettre en cause leurs liens avec le P.C.F., leur critique ne peut s'exercer que dans le cadre du mouvement communiste international. Et quand ils entreprennent de

montrer que le P.C.F. n'a jamais véritablement déstalinisé, ils le font en montrant le décalage entre la politique khrouchtévienne et son application en France.

Certes le P.C.F. a tellement de retard en la matière et l'esprit critique de ses militants a été tellement longtemps étouffé que cette critique est positive et que c'est peut-être là le seul biais praticable. Il n'empêche que cette façon de faire appel à une direction contre une autre direction, de contester une pratique stalinienne au nom d'un autre monolithisme est politiquement ambiguë.

Quand nous voyons le sommaire du dernier « Clarté » annoncer un article intitulé « *Ivan Denissovitch et nous* » et que nous cherchons vainement cet article à l'intérieur du journal, nous nous étonnons à juste titre.

Est-ce que par hasard entre la rédaction de cet article et la parution du journal, l'intervention de Khrouchtchev condamnant notamment la floraison de récits sur les camps de concentration de l'époque stalinienne, aurait amené une modification de la « ligne » de l'U.E.C.

Est-ce cela votre krouchtévisme : un nouveau suivisme ?

Il est regrettable que, de l'influence italienne, vous ayez oublié le plus fertile : la notion du polycentrisme.

Nous craignons un peu qu'à nos questions ce ne soit bientôt une nouvelle litanie qui ne réponde.

Jacques Kergoat.